



Santé

Les médicaments périmés sont-ils encore bons? Page 22



Danse

Andonis Foniadakis remanie «Le Sacre du printemps» Page 24

Bande dessinée

Un petit groom toujours vert: Spirou fête ses 75 ans Pages 22-23



Papa lit, maman tricote et garde les enfants. On part du principe que le temps passé avec la mère est de bonne qualité. On a tort. BERNE, 1950

© WILLARD CULVER/NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY/CORBIS

Mère au foyer, fabrique d'un mythe

La crèche, un mal nécessaire? Le maternage à plein temps, un modèle idéal? Contre ces idées très ancrées, l'histoire et la psychologie fournissent de puissants arguments, constate Anna Lietti

3 mars



La crèche, parce qu'il le faut. Mais, dans l'absolu, la maison avec maman, c'est ce qu'il y a de mieux.

Même dans le discours de ceux qui voteront ou le 3 mars prochain à l'article constitutionnel destiné à faciliter la vie des parents qui travaillent, la douce figure de la mère dite traditionnellement conserve la puissance irradiante de l'idéal perdu.

Erreur, malentendu, illusion d'optique. Voire mythique imposture. D'abord, de quelle tradition parle-t-on? demandent les historiens et les sociologues de la famille. Dans la longue saga de l'humanité, la règle, la millénaire tradition est celle du travail des femmes. Issue de l'idéal bourgeois du XIX^e siècle, la figure de la mère au foyer, toute dévouée au bien-être des siens, ne représente qu'une brève parenthèse historique (lire p. 20).

Ensuite, nous enseignent les psychologues du développement, on ne peut pas affirmer sur des bases scientifiques qu'une maman à la maison, c'est mieux que la crèche ou la nounou.

L'idée reste pourtant solidement ancrée dans les esprits. On comprend mieux pourquoi en s'intéressant à la théorie de l'attachement et à ses transformations depuis soixante ans. Embarquement immédiat pour un éclairant «flash-back» avec Blaise Pierrehumbert, psychologue au Service universitaire de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent à Lausanne et auteur de *Le Premier Lien*.

■ Une oie et un couffin

On pourrait dire que tout est de la faute à Konrad Lorenz. Vous savez, les oies cendrées et la théorie de l'imprégnation. Bébé oie sort de l'œuf, voit l'éthologue autrichien, le prend pour sa maman et se met à le suivre partout, sans un regard pour la véritable poudeuse

de ses jours. L'oison s'attache au premier objet mobile qui s'affaire à son regard, explique Lorenz. Autant dire que, si elle ne veut pas le perdre, la maman a intérêt à être là et pas en vadrouille avec les copines.

Bien sûr, les travaux du Prix Nobel de physiologie ne portaient pas sur les humains, rappelle Blaise Pierrehumbert. Mais il se trouve que dans la foulée, c'est-à-dire dans les années 1950, les chercheurs en psychologie humaine accouchèrent d'une théorie de l'attachement fortement imprégnée d'esprit «lorenzien». Une théorie qui incitait à prescrire aux mères un strict séjour domestique: «Pour John Bowlby, le plus célèbre avocat de la théorie de l'attachement dans sa première version, le premier lien est précoce, exclusif et monolithique. Dans un deuxième temps, le psychâtre britannique, placé devant l'évidence que les enfants s'attachent aussi à leur père ou à leurs grands-parents, a admis l'existence d'atta-

chements «secondaires», dans une stricte hiérarchie où le maternel prime. Mais sa conviction était inébranlable: la place des femmes est à la maison, auprès de leurs enfants.»

Comme par hasard, note encore Blaise Pierrehumbert, «les travaux de John Bowlby ont coïncidé avec une période, celle de l'après-guerre, où, pour des raisons historiques et politiques, la figure de la mère au foyer a été particulièrement valorisée». Le hasard a bon dos: «Toute rigoureuse qu'elle soit, la recherche scientifique est influencée par son époque.»

A bien des égards, les années 1950 et 1960 ont donc représenté l'apogée du modèle de la mère au foyer, toute bonne et irremplaçable: le XIX^e siècle l'a engendré, le XX^e lui a fourni une base scientifique.

Il a surtout donné à celles qui travaillaient hors du foyer de soli-

“ Il y avait, très présente dans les esprits, cette idée que si l'enfant donne de l'affection à sa nounou ou à sa grand-mère, c'est tout ça de perdu pour les parents ”

Blaise Pierrehumbert, auteur de *Le Premier Lien*

► Suite en page 20

► Suite de la page 19

des raisons de se sentir coupables. Blaise Pierrehumbert: «Il y avait, très présente dans les écrits, l'idée que l'attachement fonctionnerait selon la logique des vases communicants: si l'enfant donne de l'affection à sa nourrice, la grand-mère, c'est tout ça de perdu pour les parents». En somme, au nom de l'amour maternel, on manquait de confiance dans l'amour tout court.

Rétrospectivement, il est frappant de constater la similitude entre cette vision des choses et les théories de la même époque mettant en garde contre les dangers du bilinguisme: l'enfant dispose de ressources limitées (linguistiques ici, affectives là), il faut veiller à ce qu'il ne les disperse pas.

À ce modèle pessimiste (soustrait en termes d'expert), la psychologie de l'attachement a substitué celui, plus généreux (additif), qui prévaut aujourd'hui. «Toutes les expériences positives d'attachement que l'enfant peut faire hors de sa famille sont bénéfiques. Pour lui, mais aussi pour sa relation avec ses parents», résume Blaise Pierrehumbert. Plus il s'exerce à aimer, plus il en sera capable.

■ Batailles sur les crèches

C'est dans les années 1970 et 1980 que la bataille d'experts a été la plus vive autour du thème de la garde de l'enfant. La question était: en plaçant un enfant à la crèche, risque-t-on de compromettre la qualité de son attachement à ses parents? Lorsqu'ils mesurent la «qualité de l'attachement», les chercheurs comme Blaise Pierrehumbert observent la façon d'un enfant après avoir été séparé d'un moment de sa mère, à sa rassurer auprès d'elle lorsqu'elle revient. Postulat sous-jacent: un enfant va bien s'il se sent en sécurité.

«La polémique fut vive car chaque étude amenait des conclusions différentes», dit encore le psychologue. Dans les années 1990, sous l'impulsion d'Hillary Clinton, une enquête états-unienne particulièrement maousse conclut à un effet neutre de la crèche.

Mais la véritable conclusion de ce bataillon de recherches est que les enfants vont bien lorsqu'ils s'occupent bien. Les résultats des étu-



À la crèche. Les expériences de relations réussies que l'enfant y fait profitent au lien avec ses parents. ARCHIVES

«Le maternage à plein temps est une vocation exigeante, dans laquelle certaines s'épanouissent. Pour d'autres, il signifie isolement, précarité, ennui»

Sylviane Giampino, auteure de *Les femmes qui travaillent sont-elles coupables?*

des, en effet, varient surtout en fonction du pays d'observation et de la qualité de ses structures d'accueil: il y a vingt ans, en Suède, les enfants s'épanouissent en crèche, en Grande-Bretagne ils souffraient (la situation a peut-être changé depuis). Les travaux les plus récents n'ont fait que confirmer cette corrélation: «La question de savoir ce qui est mieux de la maison ou de la crèche est une question sans réponse: tout dépend de la qualité de ce qui vit l'enfant, dans une situation comme dans l'autre», résume le chercheur lausannois.

De quoi dépend cette qualité dans les structures de garde collectives? Du nombre de professionnels par enfant, de leur formation aussi. Autant dire qu'elle est proportionnelle à l'argent investi? En grande partie, mais pas seulement: c'est ce qu'enseigne la «mémoire exception» d'une pouponnière hongroise créée en 1947 pour les orphelins de guerre et dirigée par une pédagogue inspirée nommée Emmi Pickler. A Lóczy – tel est le

nom de l'institution devenue célèbre –, on a veillé, malgré la rareté du personnel, à ce que chaque enfant puisse nouer un lien privilégié avec l'un de ses membres. Et aussi: on a considéré que c'est à l'enfant de choisir son adulte de cœur, le personnel étant prié de retenir ses élan tout en se montrant disponible à ceux des pensionnaires. Deux critères de réussite qui influencent encore aujourd'hui la formation des professionnels de l'enfance de par le monde.

■ Questions de parents

Plusieurs décennies de recherches et d'expérimentation fournissent aux jeunes parents des informations précieuses. Ainsi, aux mères qui craignent, en déléguant la garde de leur enfant, de se voir remplacées dans son cœur, on peut dire: votre peur est infondée et même mauvaise conseillère puisque ce dont l'enfant a besoin, c'est d'expérimenter la sécurité dans la relation, chez lui comme hors de chez lui.

Mais cela signifie aussi, si nous avons confié votre petit à une nounou ou à une maman de jour, qu'il faut, le moment venu, soigner la séparation: si la professionnelle disparaît brusquement de la vie de votre enfant sans qu'il comprenne pourquoi, ce sera pour lui une source d'angoisse. Préparer le terrain, dire les choses progressivement permet de déjouer le traumatisme.

Il y a les réponses, et aussi les questions en suspens. Par exemple: les parents sont-ils interchangeables? «Personnellement, je le crois», dit le chercheur lausannois, qui a fait 50/50 avec sa femme en matière de temps de travail et de garde des enfants. Sa conviction: «L'instinct maternel n'existe pas, sauf à postuler qu'il y a aussi un instinct paternel ou grand-parental. Ce qui existe, c'est ce que j'appelle l'hédonisme de la sollicitude». Le plaisir que l'on éprouve à prendre soin de quelqu'un, en somme. L'oxytocine, ou hormone de l'attachement, vous

connaissez? C'est le nouveau champ d'étude de Blaise Pierrehumbert.

Mais, parmi les psychologues du développement, tout le monde n'est pas d'accord avec lui: «Actuellement, un courant postule que les parents sont également importants, mais dans la spécialisation genrée: la mère réconforte sur le plan émotionnel, le père sur celui de l'exploration et de l'ouverture. C'est ce qu'on peut appeler un modèle postmoderne.»

■ Quand maman déprime

La qualité de l'accueil en crèche fait l'objet d'évaluations et de débats sans fin. Mais personne n'évalue la qualité du temps passé avec la mère au foyer: on part du principe que ce temps est de bonne qualité.

Un postulat aussi faux que dangereux, plaide, parmi les chercheurs professionnels de ce domaine, la psychanalyste française Sylviane Giampino, auteure de *Les femmes qui travaillent sont-elles coupables?* (Albin Michel): «Le maternage à plein temps est une vocation exigeante, dans laquelle certaines s'épanouissent. Mais, pour d'autres, il signifie isolement, précarité, ennui». Voir pire: championnes de l'amour, les mères sont aussi en première ligne de la maltraitance.

Non, ce lien dit «sûr» entre une mère et son enfant n'est pas donné au naturel, en multipack comme la socialisation. «On a un échantillon représentatif de la population, deux tiers des enfants n'ont aucun problème d'attachement et un tiers éprouvent des difficultés à trouver l'apaisement en présence du parent», précise encore Blaise Pierrehumbert. Pour ce qui concerne la fréquentation de la crèche constitue une véritable planche de salut, a-t-il observé.

Il s'agit bien sûr des enfants des autres, Madame, Monsieur. N'empêche: les indicateurs sociologiques incitent à la vigilance. Ils disent que les familles rétrécissent, que la socialisation requise que les mères au foyer à risque sont en augmentation. En somme, que la fée du logis amaine, sereine, patiente et attentive existe surtout dans les tableaux d'Albert Aron. A-t-elle jamais existé ailleurs?

■ Blaise Pierrehumbert, *Le Premier Lien*, Ed. Odile Jacob, 2003.

«La famille traditionnelle, une unité de production économique»

On idéalise le passé pour se plaindre dans une vision négative du présent, s'agace le sociologue Eric Widmer

«L'image que l'on se fait du foyer à l'ancienne avec une mère toute dévouée à l'éducation des enfants et au bien-être des siens est une image faussée, dit, à l'unisson avec maints historiens, Eric Widmer, sociologue spécialiste de la famille à l'Université de Genève: les femmes, les enfants ont toujours travaillé. La famille traditionnelle, c'est d'abord une unité de production économique. Au XVIIIe et au XIXe siècle en Suisse, le constat concerne 95% de la population.

Une «mité» au sein de laquelle on suspend les bébés emmaillottés à un clou du mur pour éviter les accidents, où les grands gardent les petits avec une attention et une bienveillance inégales, où la question des loisirs et des voies d'épanouissement de l'enfant est résolue d'avance quand il n'est pas à l'école, il se rapporte à la maison.

Une entité que l'on imagine à tort comme baignant dans un climat de stabilité: «À partir du milieu du XIXe siècle, avec la socialisation et l'instauration d'un âge de la retraite, les parcours de vie se sont standardisés. Mais avant cela, la Blaise Pierrehumbert: «Du point de vue des données chiffrées, le phénomène de la nourrice mercenaire est confirmé par les historiens:

moins sûres et fermes qu'on ne l'imagine.»

Bien sûr, avant l'avènement des usines et du salariat, les femmes travaillaient, mais à domicile: quand on est paysanne, couturière ou horlogère chez soi, on peut garder un œil sur la marmaillade. Mais on est loin de lui accorder la qualité d'attention évoquée par les nostalgiques du temps jadis: «À l'réalité, c'est que les attentes étaient nettement moindres quand aux soins à prodiguer aux enfants.»

Sans parler de la relativité de l'instinct maternel, objet d'âpres débats sur fond d'exemples histori-

ques. Au XVIIIe, en France, le recours à la nourrice mercenaire était la norme, sans que personne ne songe à en blâmer les parents, comme l'a montré Elisabeth Badinter dans *L'Amour en plus* (lire encadré). Dans une proportion moindre, on observait le même phénomène en Suisse.

■ Cocon protecteur

L'habitude de déléguer le soin des enfants à une nourrice est d'origine aristocratique. C'est en opposition à ce modèle que la bourgeoisie a développé, au XIXe siècle, celui de la famille comme cocon protecteur

et lieu privilégié du lien parental. Mais aussi comme lieu d'un partage radical des tâches: «Dans les familles aisées de l'époque, des hommes trentenaires épousaient des femmes très jeunes et sans expérience, tout droit sorties de la maison de leur père. Tandis que les femmes plus modestes se mariaient à l'orée de la trentaine, après avoir acquis, par leur travail, les moyens de se constituer une dot», détaille Eric Widmer, auteur d'une recherche sur le choix du conjoint dans la Genève du XIXe.

Avec les déconies, ce modèle bourgeois de la femme au foyer a

pris la forme d'un idéal pour la classe ouvrière: «Dans un monde où l'on travaille par fatalité et non pour attendre l'épanouissement personnel, le fait de retirer sa femme du marché de l'emploi était un signe de réussite sociale.»

■ Discours libéral

Voilà donc comment la figure de la fée du logis s'est mise en place dans les sociétés occidentales. La question, aujourd'hui, dit le sociologue, est de comprendre pourquoi, alors que tout a changé, cette icône perdure dans notre pays spécialement, et, qui plus est, sous une

forme largement idéalisée. «Avec les États-Unis et la Grande-Bretagne, la Suisse est en des pays occidentaux où le discours sur la famille est le plus radicalement libéral: les gens font des enfants? C'est à eux de s'en occuper. Abandonnés à eux-mêmes, les couples tendent à reproduire un modèle de division des tâches très genré: en Suisse, quand l'enfant arrive, les hommes ont tendance à travailler davantage, tandis que les femmes font le complément avec du temps partiel, c'est-à-dire du travail fragile. Alors, que la France et les pays scandinaves ont depuis longtemps passé à la vitesse supérieure, on est dans un modèle néo-classique.»

Un modèle qui a entre autres le défaut majeur de faire de gros dégâts au moment du divorce: quand la reconversion professionnelle de la maman-ladouce ne va pas de soi, le stress et la précarisation n'épargnent personne.

Ce qui choque Eric Widmer, c'est que l'on puisse utiliser le passé idéalisé pour se plaindre dans une vision catastrophiste de la famille contemporaine: «Comme si tout allait de mal en pis. C'est faux. On ferait mieux d'explorer la diversité des familles actuelles, de reconnaître leurs besoins plutôt que de pleurer sur un modèle unique plus fantasmé que réel. Il y a des images d'Épinal qui font plus de mal que de bien.» A. L.

■ Eric Widmer, *Le Choix du conjoint à Genève au XIXe siècle*, Université de Genève, 1990.

Le mystère de la nourrice mercenaire

1980. La philosophe française Elisabeth Badinter frappe un grand coup dans les imaginations. Dans *L'Amour en plus*, elle décrit, avec force détails cru, la déportation massive d'enfants parisiens à la campagne dans la France du XVIIIe siècle. Charrettes surchargées, décès collatéraux: rien que de très banal. Les mères passaient leur enfance en nourrice, c'était la norme. Et plus le budget était serré, moins on était regardant sur la qualité du transport et l'accueil. Mais, même chez une nourrice cing étiolée, les visites parentales étaient rares: les enfants, ce n'était simplement pas très intéressant.

Selon les standards actuels, la France de Diderot était donc peuplée de parents indignes. La preuve que l'instinct maternel n'existe pas, conclut Elisabeth Badinter.

la pratique était massive dans la France du XVIIIe siècle. Elle a d'abord été le fait des aristocrates, puis, par effet de cascade, des femmes de plus milieux. Jusqu'aux plus pauvres, qui se faisaient mettre enceintes pour pouvoir allaiter comme nourrice puis abandonner leur propre enfant.»

Là où les avis divergent, c'est sur l'interprétation dudit phénomène. Elisabeth Badinter décrit une femme refusant le maternage par souci de préserver son corps et son autonomie. L'historien Jean-Louis Flandrin et à sa suite Danièle Alexandre-Bidon proposent une lecture à l'exact opposé: si les femmes du XVIIIe mettaient leurs petits en nourrice, c'était pour augmenter leurs chances de tomber à nouveau enceintes, expliquent-ils. Statistiquement, en effet, il est prouvé que les accouchements (entre deux grossesses) est plus grand chez les mères allaitantes. Or, la Française du XVIIIe se marie vers 27 ans,

dans un contexte où les chances de survie du petit sont précaires et encore plus celles de voir un garçon atteindre l'âge adulte. La mère d'alors n'est pas une féministe avant l'heure, plaident les historiens, elle est simplement soucieuse de fournir un héritier à la lignée. Le fin mot de l'histoire est peut-être quelque part entre ces deux visions. Ce qu'Elisabeth Badinter a mis en lumière en tout cas, c'est la variabilité de la représentation sociale de la «bonne mère». Et, par conséquent, du sentiment que l'on a d'en être une ou pas. A. L.

Elisabeth Badinter: *L'Amour en plus*. Ed. Flammarion, 1980. Jean-Louis Flandrin: *Familles: parenté, maison, sexualité dans l'ancienne société*. Ed. Hachette, 1976. Danièle Alexandre-Bidon: *L'Enfant à l'ombre des cathédrales*. Ed. Presses universitaires de Lyon, 1985.